

De la méthode

Face à l'inconnu, à ce qui toujours résiste et reste à dire, le désir vient du harcèlement et de l'obstination... du retour entêté, d'assaut en assaut, vers cela : l'inépuisable, l'inachevable, ce qui appelle sans cesse un peu plus de patience, ce qui réclame une force de ressassement qui ne doit être qu'élan et porter par son flux, comme un ressac, la parole jusqu'aux choses... Et les choses alors, par quelque prise, s'en trouvent touchées, transportées... Parole lancinante de l'approche et, dans l'approche, de l'écart, de l'inassouvi de toute proximité... Face à l'inconnu : l'inlassable répétition, la hargne têtue à faire naître ce qui est, à dire encore les recommencements d'une même chose.

Ainsi Cézanne, de la montagne Sainte-Victoire, parlant, écrivant, avouant les secrets du retour, expliquant les raisons et les succès de son insistance... tout ce que je croyais que sa correspondance pût me révéler, tout ce que j'escomptais de ses écrits.

Or, donc, j'achète et lis sa correspondance, TOUTES ses lettres écrites depuis le lycée jusqu'à son dernier souffle... et je reste interdit devant une si flagrante déception : rien, absolument rien (une ligne ici, deux autres là vers la fin de sa vie) qui dise ou justifie une démarche aussi piétinante ; rien véritablement qui m'éclaire... Déçu mon désir de texte et de recours... Déçu, je dois refermer le livre *sur ma faim*...

... Puis, brutalement, quelque chose se déchire : « Parlant, écrivant », désirais-je ; je cherchais une illusion que toute cette correspondance, avec la soudaineté de l'évidence, balaye d'un coup : c'est PEIGNANT qu'il me fallait entendre... D'ailleurs que fait-il au travers de toutes ces lettres, avec une ardeur qui ne faiblit jamais et une soif qu'il s'enorgueillit d'assouvir comme un chemin de croix sur les pentes environnantes, sinon, précisément, peindre ? Tant même que son courrier ne paraît

pas interrompre son activité absolue, sa mission, son insondable patience à revenir sur les lieux qui l'appellent (parfois, un élan, une rage indiquent plutôt qu'il ne se résigne pas à perdre son temps à écrire, qu'il trépigne d'être un moment tenu éloigné de ses pinceaux, de ses tubes, de ses « sensations colorantes »).

Erreur d'avoir cherché dans les écrits de Cézanne un secours face à ma colline, d'avoir imaginé qu'il y aurait plus à apprendre là que du côté de son œuvre ; erreur encore d'attendre une leçon quand il suffisait de la suivre... Erreurs qui m'avaient un moment détourné de Juliau, qui maintenant me poussaient à m'installer en face, bien en face, avec mes cahiers...

Juliau :

On dit ici, parce que ses légions y campèrent, qu'il tient son nom de César, Jules, empereur des Romains et conquérant des Gaules.

On raconte aussi qu'au Moyen Âge, les seigneurs de Saint-Pons, Villeneuve-de-Berg, Saint-Jean-le-Centenier et d'Alba se réunissaient une fois l'an pour un rude festin autour d'une table ronde dressée à son sommet au point limitrophe des quatre seigneuries, de sorte que chacun, bien qu'il fût table commune, pût aussi, sans avoir à rendre compte de quelque préséance, dîner chez lui.

C'est une colline comme en dessinent les enfants, comme on conçoit d'ordinaire une colline : en vagues douces, en lentes élévations, en courbes retombées ; bien assise, culminant sans ardeur... avec, toutefois, quelque chose d'un peu flasque, de légèrement vautré dans l'allure... et c'est peut-être ce caractère, cet étalement qui la distingueraient un tant soit peu d'une colline abstraite, d'un cliché géographique, de ce qui vient toujours en mémoire, ou à la pensée, purifié, catégorique, banal, lorsqu'on suggère le mot colline...

Mais une fois lancé, le mot s'applique si parfaitement ici qu'on n' imagine pas plus juste et meilleure dénomination. Et pourtant, Juliau : tout le contraire d'un stéréotype.

Le 2 août 1980

L'évasement central a dû être le lieu d'un galop, d'un passage tumultueux ; la terre est brisée, le bombement nivelé, la croûte naturelle défaite et brunie de mottes retournées ; elle paraît usée aussi, d'une usure récente et brutale comme si, passée la fantasia, enfuie la furia des sabots, le piétinement des fers, martelant le terreau, y avait laissé une légère tuméfaction.

Sur la droite, à mi-pente, deux prairies également râpées dégarnissent l'un des flancs de Juliau ; mais déjà – on dirait la trace, sur un coude, d'une glissade presque fraîche – la croûte se forme ; sur l'éraflure encore vive, la peau remoissonne. La plaie, visiblement désinfectée, est salubre ; elle colore Juliau d'une gale bénigne, peu criante et, de toute évidence, sans danger.

Un court chemin ligature les deux taches attenantes ; cet isthme, comme une coulée de suint sec, paraît avoir irrigué la blessure, y laissant une sorte de suppuration en bonne voie, déjà sillonnée de labours mûrissants.

Vert frais et ocre clair, le sarclage est presque neuf ; le double pansement avive le sol : il est réussi.

